

Daniel Oster

Rangements



Rangements

DU MÊME AUTEUR

Fictions

Des lieux inhabitables, *Seuil*

Une terreur précieuse, *Seuil*

On ne se refait pas, *Seuil*

L'Ouverture des terres, *Seuil*

Dans l'intervalle, *P.O.L*

Stéphane, *P.O.L*

La Gloire, *P.O.L*

Apocalypses, *P.O.L*

Essais critiques

Jean Cayrol et son œuvre, *Seuil*

Jean Cayrol, *Seghers*

Guillaume Apollinaire, *Seghers*

Monsieur Valéry, *Seuil*

Passages de Zénon, *Seuil*

Écrivains, gens de lettres et bohèmes, l'imaginaire littéraire, 1630-1900 (*en collaboration avec J.-M. Goulemot*), *Minerve*

L'Individu littéraire, *PUF*

Editions et préfaces

MONTESQUIEU, Œuvres complètes, *Seuil*

BALZAC, Splendeurs et misères des courtisanes, *Presses de la Renaissance*

LAUTRÉAMONT, Œuvres complètes, *Presses de la Renaissance*

MAXIME DU CAMP, Souvenirs littéraires, *Aubier*

ALBERT CASSAGNE, La Théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes, *Champ Vallon*

Daniel Oster

Rangements

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2001
ISBN : 2-86744-723-2
www.pol-editeur.fr

*Tout à coup, il m'est devenu indifférent
de pas être moderne. (Roland Barthes,
Œuvres complètes, III, p. 1006.)*

Journal intime

« Le journal intime s'abolit à mesure dans l'impersonnel du langage, la confession tombe sous la loi commune, un homme raconte son histoire, et ce sera celle de tous ou de personne. » (Henri Thomas, « Il n'y a pas de journal intime », *NRF*, octobre 1975, cité dans *Le Monde des livres*, 31 juillet 1998.) On ne saurait mieux dire. Sauf que l'on n'est pas passé loin du blanchotisme, mais en l'évitant pourtant tout à fait. Reste à lire le « journal intime » de Thomas, s'il existe.

Vérité

« Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix. Le lieu est ouvert au blasphème. » (Pascal.)

Il n'y a pas d'*ici* pour la vérité. Tu n'es pas cet *ici* qui en serait le lieu. Bien insensé celui qui se crierait sa propre vérité. Elle erre parmi les hommes, entre eux, introuvable en tel ou tel d'entre eux. Nullement particulière. Inconnue, car la connaître ce n'est pas la connaître. Se méfier des épiphanies. Reconnais plutôt le voile ! Vois-le ! Comme tu vois le langage.

Le voile est ce qui dénonce, indique. Dévoiler n'est pas révéler la vérité, car ce qui la révèle est le voile. Laisser la vérité voilée, car ouvrir le voile c'est blasphémer.

Quand une chose comme *celle-là* approche, le mieux est encore de *faire le mort*.

Le disparu

« On a enlevé le Seigneur du tombeau ! et nous ne savons pas où on l'a mis. » (Jean, XX, 2.)

« J'ai toute l'éternité devant moi. »

J'ai buté un matin sur cette phrase, tandis que comme chaque jour je traversais le boulevard Saint-Germain pour pénétrer dans la rue de l'Échaudé. Pour une fois je ne butais pas sur un temps obstrué. J'ai changé tout à coup d'évidence. Le mot « éternité » ne m'a pas semblé incongru. Il est vrai que cette éternité ne venait pas de moi, elle venait au-devant de moi. C'est un temps qui ne m'appartient pas, qui m'est enfin donné.

Terrier

« Mais ce serait me méconnaître que de me croire pusillanime et de penser que je ne creuse mon terrier que par lâcheté. » (Kafka, *Le Terrier*.)

Journal intime

Un « vrai » journal « intime » serait constitué aux trois quarts de notations qui n'ont d'intérêt que pour soi, ou qui n'ont de sens que par rapport à une situation que l'éventuel lecteur ne pourra jamais imaginer. Exemple : « 7 août 1998, matin, 9h30. Dans la chaise longue qui date des années cinquante, très fruste, très basse, en toile rouge, le jardin pour la pre-

mière fois me paraît vu à la bonne hauteur. Debout, je l'écrase. Assis dans un fauteuil, je ne participe pas à la terre. Tandis que là, le dos à quelques centimètres du sol, j'ai la sensation de coller à l'humus, de prendre part à la croissance, à la montée de la sève, sans compter que la vue est plus large, plus juste, la perspective et les proportions sont celles que pourrait percevoir un animal. »

Exemple de journal « intime »

Thomas Mann, 16. IX. 18

« Que veut-on ? Nous exorciser, exorciser notre expérience de Goethe, de Luther, de Frédéric et de Bismarck, afin que nous “nous adaptions à la démocratie”. Je ne regrette pas le moindre mot des *Considérations*. – Ai travaillé à grand-peine et de mauvais gré. Promenade dans le parc, resté au soleil comme en été. Sieste en plein air après le repas, puis suis allé après le thé chez Loeb, qui m'a prescrit des pilules contre l'irritation du gros intestin et m'a donné des termes vétérinaires pour “Bauschan”. Poste centrale et pharmacie. Au crépuscule de l'heure d'hiver, retour à pied à la maison. La ville avait une vilaine odeur de gens dans la chaleur du soir estival. À la maison, les tapis étaient posés, mais il fallait les rectifier. Lecture de *Nietzsche*. »

9 octobre 1993

Essai de journal intime ordinaire

Hier matin, réveil tardif vers 9 heures, consécutif à la prise de Halvane, elle-même tardive. Il y a dans ces réveils quelque chose de miraculeux, comme sont miraculeux tous les samedis matin, fussent-ils voués comme d'ordinaire à toutes sortes de turbins. Sans vacarme de livraisons, celui-là, ni d'éboueurs. Après le café, je tente de mettre un peu d'ordre dans mon cagibi, d'écrire une page ou deux, histoire de me représenter en écrivain. Après quoi nous allons à la bibliothèque municipale, Ad. et moi. Je rends sans regrets ni commentaires le livre de Delteil sur les Poilus et prends deux

Bloy ainsi que le numéro des *Cahiers de l'Herne* où je trouverai au moins les dates et la bibliographie. Après le déjeuner j'écris deux lettres, dont j'aurais pu me dispenser, puis je prends la moitié d'un bain (pas le temps de prendre un bain entier). J'emène ensuite Ad. au cinéma. Les Champs-Élysées et leur puante cohue. On les monte avec peine jusqu'au Publicis. Cinéma, beaucoup d'enfants. J'aime bien ces lieux clos, les visages dans l'ombre, et l'enfouissement dans un fauteuil. Somnolence, voire demi-sommeil. Tout le contraire de la lecture. À la sortie je tiens Adri par la main, sensation très agréable, et lui offre un chausson aux pommes. Retour vers dix-huit heures. Je regarde un peu le *Cahier de l'Herne* sur Bloy : Sainte Paraphrase ! Puis je prends un bain entier. À huit heures et quart nous nous rendons à la Maison de la radio pour un concert Mozart dirigé par Menuhin. Public tranquille, familial. Dans le programme, Menuhin explique qu'il souffre pour les Juifs « mais non exclusivement pour eux ». Il souffre aussi pour les Tziganes, pour tous les exilés, tous les persécutés. Il souffre aussi pour le Vietnam. Menuhin est une grande figure, une conscience, c'est un emploi qu'il peut tenir. Ses longues mèches blanches ramenées sur les tempes, la calvitie du crâne vu de dos, l'ampleur de son habit aux épaules, tout cela est assez délicieux. C'est comme un dernier adieu à cet homme qu'on ne reverra peut-être plus. Il y a un côté éloge funèbre dans les applaudissements d'un public qui n'a pas payé trop cher la satisfaction du cœur et celle des oreilles. En début de concert, le *Cantus in Memory of Benjamin Britten* d'Arvo Pärt, Estonien de cinquante-huit ans. Le programme indique que Pärt a commencé par composer dans un style néoclassique, puis a composé de la musique sérielle, puis, après une période de silence au cours de laquelle il étudia la musique des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, a affirmé son penchant pour le Moyen Âge. « Selon ses propres termes, il ne s'épanouit vraiment qu'après avoir été exposé au plain-chant et à la spiritualité des Églises orientales », de sorte que ses « œuvres instrumentales récentes sont à la recherche du silence éternel au cœur même du son ». Tout à fait ce qu'il me faut. Le *Cantus* est

écrit sur un rythme « immuable » qui, d'après le programme, fait « songer à l'isorythmie du Moyen Âge », et se déroule selon un principe architectural simple : « À partir d'un *la* aigu, l'œuvre chute d'une note (*sol-la*), puis de deux (*la-sol-fa*), de trois (*la-sol-fa-mi*), et ainsi de suite jusqu'à dix-neuf, culminant sur un *do* dans le registre médian. Suit une courte conclusion. » Le décor modern style attardé de la salle Messiaen ne convient pas tout à fait, mais le plaisir de l'auteur est tout de même grand lorsque, appelé sur scène, en vieux costume fripé, énormément barbu, il salue la main sur le cœur. Après quoi Menuhin dirige de main de maître le *Concerto pour flûte, harpe et orchestre* (1778) de Mozart. La flûtiste, née à Nancy, a obtenu à seize ans la médaille d'or de flûte du Conservatoire de Marseille. Elle a été nommée en 1976 première flûte solo de l'Orchestre philharmonique de Radio France. Son souffle rejaillit sur la flûte comme une vieille chaudière et la sonorité n'est pas exquise, mais le travail est bon. La harpiste est bien consciencieuse. Menuhin est très gentil. Après quoi, c'est la *Symphonie n° 39* de 1788, dont Menuhin bisse le deuxième mouvement. Aller au concert chaque samedi soir devrait rendre la vie plus douce. Au retour j'ouvre la télé pour me replonger dans le vrai monde. Émission de variétés littéraires. Des gens cools et bien lookés exposent leurs tranches de vie, ça sent le drap de lit, le sperme et le drame humain. L'animateur trouve tous les livres « très forts ». Puis Halvane et dodo. Ce matin, réveil à neuf heures. Je perds un peu mon temps à je ne sais plus quoi, puis nous prenons la voiture pour voir l'expo des Nabis au Grand Palais. Adri et A. vont au marché aux timbres, où il y a une vieille pauvre femme qui vend des timbres à trente centimes et dont ils sont connus. Il y a encore deux ans les allées étaient le lieu de rencontre des philatélistes en herbe, aujourd'hui ils ont été évincées par les crétins collectionneurs de pin's et de cartes télécom. Beaucoup de foule à l'expo. Il y a plus de grâce et de spiritualité et d'ésotérisme dans les intérieurs de Vuillard que dans les états d'âme exhibés de Maurice Denis. J'aurais aimé vivre dans ces représentations d'intimité où les tentures et les tapis se multiplient jusqu'à

l'assourdissement de tout. Même les jardins ressemblent à des intérieurs. Pour la rue, c'est Vallotton, sa violence esthétisée. Les années 1885-1895 auraient très bien convenu à ma forme de névrose. Peindre en famille, déposer les couleurs entre soi, et, brutalement, dehors, recevoir dans le visage l'horreur d'un monde financier et républicain. Baudelaire aurait été plus heureux parmi eux que dans la compagnie d'Asselineau et de Nadar. Après quoi nous reprenons la voiture pour nous rendre au Panthéon. Petit tour rue Mouffetard, qui ne ressemble plus beaucoup à celle de mes vingt ans. Absence de pauvres et de pochards. Passons devant les bistros où je dépensais mes nuits dans les années soixante. Devant la Libre Pensée, qui me fait horreur. Déjeuner rapide au McDo. Sur le plateau, une feuille colorée où McDo célèbre ses vingt-cinq ans d'implantation en France. Cela me fait penser à la Corée, au Vietnam, au temps où la culture américaine était dénoncée par le PC comme impérialiste et corruptrice. Là où j'avale mon Chicken Big Mac, il y avait le café Biard. En face, il y avait une autre brasserie, qui est devenu un Quick. Après quoi nous reprenons la voiture pour aller dans le XVIII^e voir ma mère. Nous descendons vers Maubert par la rue du Cardinal-Lemoine, qui me vit pour la première fois en 1952. Le café la Boule d'or est toujours là, mais tout ce qu'il y avait autour a été détruit et est reconstruit. Puis nous traversons le pont Marie, passons devant l'immeuble du boulevard Morland où j'ai habité trois ans, prenons la rue de Rivoli, Palais-Royal, rue du Havre, église de La Trinité sur la gauche, place de Clichy, boulevard de Clichy jusqu'à la Fourche, puis rue Marcadet. Je ne parlerai pas de ma mère, il y a des limites qu'on ne peut se permettre de dépasser, même dans un journal intime. Nous buvons du Coca-Cola. Elle nous montre son radiateur à quartz tout neuf et son chauffe-eau ELM Leblanc également neuf. Il y a dans son logement une sorte d'intimité qui me rappelle celle du boulevard Marcel-Sembat. C'est immuable comme l'isorythmie du Moyen Âge chez Pärt. Une reproduction en tapisserie, faite par elle, d'un épisode de la tapisserie de Bayeux. La photo du mont Blanc prise par mon

père lors de notre séjour à Praz-sur-Arly en 1954, que j'avais retouchée à la gouache, étant déjà très doué pour les arts plastiques. Elle me montre aussi un petit « calendrier perpétuel » que mon frère et moi lui avons offert pour la fête des mères en 1950 ou 1951. Je me souviens parfaitement l'avoir acheté chez une marchande de journaux du boulevard Marcel-Sembat, à la gendarmerie, juste à mi-chemin de notre domicile et de l'église Saint-Denis-de-l'Estrée. Mais dans mon souvenir ce n'était pas pour la fête des mères, c'était pour l'anniversaire de mon père. Cadeau au demeurant inconsciemment cruel. Aucune importance. Au retour nous prenons le périphérique. Passons par le Ranelagh où les gens sont tout de même très différents de ceux que nous avons vus boulevard de Clichy. Très. De la rue du Ranelagh s'élève un ennui profond. Je me lave les mains, vais aux toilettes, me lave à nouveau les mains, et me mets devant mon Macintosh où j'écris ces lignes. Il est 19 h 30. Nous allons dîner. 21 h 20. Voilà un samedi et un dimanche comme je n'en ai pas connu depuis longtemps. D'ordinaire je bosse. Qu'est-ce qui m'arrive ?

26 octobre 1998

Hier matin suis allé avec A. (voiture) voir Grande Bibliothèque de France, en grève. Mausolée simpliste. Faisait presque beau temps après bourrasques de la veille et de la nuit. Ne me suis pas senti concerné par ce bâtiment, mais par le ciel quasi bleu. Me suis pourtant promis de visiter la partie « grand public » si possible cet hiver, voir les « usuels ». Après les grèves. Puis promenade dans les jardins de l'autre côté de Bercy. Exquis. Ai gravi essoufflé des escaliers. Poses sur bancs tout neufs. Enfants sur rollers. Regardé arbres (platanes) avec avidité. Puis sommes rentrés vers 12 h 30. Fatigué et allongé tout le reste de la journée. Lu deux ou trois pages de Schefer (*Choses écrites*). Écouté cantates de Bach, Schumann. Couché à 20 h 30. Réveillé à 1 h, 3 h 30, 6 h. Ce matin, très las. Mal aux jambes. Faudra tout de même aller au scanner cet après-midi.

15 octobre 1993

Diarisme ordinaire (suite)

Suis pas allé au bureau. De 9 à 10 suis resté à la maison, laissant vaquer les idées, sans rien noter. À 10, suis sorti pour aller par l'avenue Mozart et la rue George-Sand (celle des impôts) à la clinique Rémusat faire examiner mon doigt. Il faut que je le travaille du matin au soir, sinon il sera raide. Comme j'étais en avance, suis allé à l'église d'Auteuil faire une prière. Ai essayé d'apprendre le Notre Père en français. On passe ensuite dans l'avenue Théophile-Gautier, nom qui ne dit plus rien à personne (et pourtant il y avait chez mes parents, parmi les rares livres, *Émaux et camées*). Après quoi suis allé à la banque porter le chèque de 550 francs de mes droits d'auteur au Seuil. Puis j'ai téléphoné au bureau et suis descendu par le métro jusqu'à la Bibliothèque nationale. Le bonheur des années 1975-1980. Descendre à Richelieu-Drouot, prendre la rue Richelieu. N'ai attendu que dix minutes. J'avais le numéro 810. Numéro de ma place : 203. Difficulté pour faire fonctionner le fichier électronique, puis pour commander les livres (Deleuze). Bien installé. Le bruissement de la BN, le va-et-vient. Toutes ces têtes pensives, les unes molles, les autres affectées d'un excès d'intériorité. Face à moi une jeune femme un peu rêche lit *Madame Sade* de Rachilde. Deleuze est comme un film de Godard, c'est attrayant, à prendre ou à laisser. *Se déterritorialiser* dans un livre, tout de même curieux. Dès que c'est écrit, c'est un territoire, ou alors il faut rêver que ce n'en est pas un. Une mystique froide. Son Kafka est sans doute imaginaire, c'est très loin de Barthes, ça ne sent pas le tweed, le douillet. À 16 heures, je suis sorti pour aller au passage Choiseul, que j'ai fait trois fois, y cherchant l'odeur de naguère (je l'ai trouvée). Puis j'ai pris la rue Sainte-Anne jusqu'au boulevard des Italiens, et je suis remonté vers la Madeleine, tentation d'aller au cinéma, mais il était déjà tard. Acheté *Le Monde*. Ai fait le tour de la place de la Madeleine (Du Camp), puis ai pris le bus 82 jusqu'à la Muette. Ai lu *Le Monde* dans le bus (articles

sur Barthes, ses œuvres complètes, assez creux : il ne reste plus qu'une image, un souvenir, un souvenir plutôt bon. L'article de Contat lui sert à se dédouaner quelque peu de l'emprise de Sartre. Gide genuit Barthes, mais Gide avait une conscience plus près de Dostoïevski, Barthes n'était même pas près de Kafka. Tout ce qui s'écrira désormais s'écrira plutôt du côté de Dostoïevski : « Le trop de conscience est une maladie. » Deleuze peut à la rigueur admettre Dostoïevski, parce qu'il a une conscience du politique, de la relation entre les hommes ; je ne crois pas avoir vu ce nom une seule fois sous la plume de Barthes. Et après ? On s'en fiche !). Ai acheté ensuite une écharpe à 95 francs chez Celio, puis suis allé chez le kiné, lequel était tout content de me revoir. Puis je suis rentré à la maison où Adri avait invité deux copains, Antoine et Florian. Sensation de tranquillité. Il est 19 heures. J'avais acheté un petit pain au chocolat rue Sainte-Anne.

Dimanche 17 octobre 1993

Diarisme ordinaire (suite)

18h20. Je vais essayer de noter quelques-uns des événements de la journée d'hier et de celle-ci. Je me suis levé à 9 heures. Je crois que j'ai pris un bain, puis je me suis mis à la lecture d'un pensum sur la critique génétique pour le Centre national des Lettres. Héroïsme ! À 10h10, j'ai réveillé Adri, puis je lui ai préparé son petit déjeuner et l'ai servi au lit. Il avait l'air content. Il lisait des BD. Après quoi je l'ai fait s'habiller. Il a voulu aller au Train Bleu. Il avait dans la main trois pièces de 10 francs. Je lui ai dit qu'avec 30 francs on n'avait rien au Train Bleu, et que par ailleurs il n'y avait aucune raison d'enrichir, si peu que ce fût, les propriétaires de cet établissement. Il a insisté. Nous sommes descendus dans les sous-sols du Train Bleu où l'on a une image extraordinairement débile de l'enfance. Débile et violente. Nous en avons fait le tour d'un air morne et je lui ai fait remarquer que les prix moyens étaient de 1 000 francs. Nous sommes ensuite allés acheter deux Tac O Tac, puis des bonbons. Nous avons déjeuné, puis nous sommes partis pour Larchant. J'ai emporté comme

chaque fois un cartable plein de livres : Proust, Deleuze, et le dernier roman de Gavarry. À Larchant, nous avons aussitôt allumé le feu dans la cheminée, puis je suis allé faire deux aquarelles plutôt médiocres au fond du jardin bouffé par les taupes. La première aquarelle était trop bêtement réaliste, la seconde un peu trop japonaise. La difficulté c'est de mettre des rouges et des bleus, pas des verts. En fait il ne faudrait pas mettre de couleur du tout et se contenter de la plume. Nous avons ensuite joué aux dominos (il a gagné), puis nous avons dîné (une pizza maison). Après quoi j'ai fait la vaisselle, puis nous avons joué au Huit américain (j'ai gagné). Quand les enfants ont été couchés, j'ai lu Deleuze et Gavarry. Deleuze pousse un peu grand-mère dans les orties, mais ses idées manquent trop d'obscurité. Il charrie agréablement dans les bégonias. Mélanger Miller et Melville, Artaud et Walser, faut le faire. Tout cela est assez funambulesque. Il devrait lire plus souvent Mallarmé et Dostoïevski. Gavarry est infiniment plus obscur mais je comprends tout. Vers 10h30, je me suis couché avec ma radio baladeuse, et j'ai écouté de la musique pop des années soixante-dix. Aucun nom ne m'était connu. Dans les années soixante-dix qu'écoutais-je ? Seulement les grands noms : Beatles, Rolling Stones. J'allais très souvent au cinéma. J'attendais la révolution. Après quoi Halvane a fait son petit effet. Je me suis réveillé à 9 heures. J'ai pris mon café devant les arbres, puis j'ai pris un bain. Ensuite nous sommes allés à la brocante de Larchant. C'est une exposition de la misère française en 1993. Des enfants, des familles y vendent leur vieille Singer, leurs vieux postes, leur vaisselle. Ils ne vendent pas, ils espèrent. Un froid intense. Les résidents secondaires en jean et sur-vestes se promènent avec répugnance et lassitude au milieu des éventaires. Entre les forains d'un jour et les résidents, c'est un monde. Il y avait une édition numérotée de Huysmans à 700 francs (la même pour 250 sur les quais). Un livre sur Paris pendant l'occupation boche, avec photos, mais 250 francs. J'en aurais donné 100 balles. C'est dans cette brocante, il y a deux ans, que j'ai rencontré Luc Estang pour la dernière fois. L'année dernière je suis allé à la messe à sa mémoire. J'ai fait du latin avec Anaïs, et aussi son résumé de texte (elle progresse) et son commentaire

(elle avait à résumer un texte débile de Françoise Giroud sur l'étalement des vacances : des idées de bourgeoise). Il est difficile de faire comprendre aux gosses que les vacances ne sont pas des droits de l'homme. Puis nous avons eu la visite de P. et M. Nous avons déjeuné (pâté, rosbif, gâteau). Après quoi j'ai fait la vaisselle, et nous nous sommes préparés au retour. Il est 19h30. En rentrant, je suis allé au sixième chercher le Deleuze qui me manquait. C'est un véritable naufrage de papiers et de couvertures, avec la photo de mon grand-père qui trône ironiquement sur mes inventus.

Événement

Un mot, une phrase, un livre, un lapsus, les considérer comme événements. Simples événements. Gestes. Éviter à tout prix la distinction entre l'événement et ce langage qui serait censé ensuite l'exprimer, le dire, le raconter. Toute conduite est un discours. Quand Guez de Balzac se retire en Angoumois ou tel homme du monde à Port-Royal, c'est chaque fois un énoncé biographique, qui n'est pas de nature différente d'un énoncé verbal. Qui « se retire » ou « se retranche » choisit une fiction.

Je devrais écrire *évènement*, comme tout le monde écrira dans trente ans.

Mais j'écris *scanner* comme *supporter*.

Encore mieux de Mann

10. XI. 18

« Krell a apporté le chèque de 500 marks pour *Maître et chien*. Comme il y a du soleil, je fais de nouveau une promenade dans le parc. À midi, du canard et des tartelettes aux fruits. Lecture des journaux. Dans la *Frankfurter*, que j'ai eue par la mère de K., un article de Korrodi sur "*Jean-Christophe et Les Buddenbrook*". » Il est bon qu'un homme de lettres en soit un – ne le cache pas.

6. XII. 18

« 1 000 marks pour de nouvelles éditions de *Petit Monsieur Friedemann*. Mon projet n'a que péniblement avancé. Promenade par un temps magnifique. Mais fatigué, abattu, vraiment triste à mourir, plongé comme si souvent dans l'idée de la mort. – Après le thé, un peu de courrier. »

Signifiant caché

« Il y a dans l'âme, écrit Eckhart, on ne sait quoi de tout à fait secret et caché, qui est bien plus haut dans l'âme que là où se diffusent les puissances que sont l'intellect et la volonté. » Preuve de cela, selon Eckhart, la miséricorde de Dieu qui vise justement ce caché-secret. Mallarmé n'a sans doute pas lu Eckhart quand il écrit dans *Divagations* : « Il doit y avoir quelque chose d'occulte au fond de tous, je crois décidément à quelque chose d'abscons, signifiant fermé et caché, qui habite le commun. » Cette réflexion lui est inspirée par un événement : la forte attirance dominicale de « la foule » pour les concerts Lamoureux du matin. « La foule » fascinée par le signifiant ouï ou lu. L'un et l'autre, Eckhart, Mallarmé, désignent une intériorité, qui peut être habitée selon les cas par du divin, du social, ou même par du vide. Ce « signifiant caché » a ceci de particulier qu'il ne cesse de se révéler, de se montrer, il agit non pas sans le dire mais sans se dire : on ne sait au juste ce qu'il désigne, s'il y a en lui un autre message que lui-même. Cache ton dieu, et garde caché ton signifiant !

Question de diariste

Visite de X. qui écrit son journal « intime ». Me prend un peu pour un spécialiste (sous prétexte que je suis en train de lire ou relire le journal de Bloy, de Mann, de Queneau, etc.). Se demande comment noter le nom des personnes vivantes. On peut écrire, si l'on veut : « Rencontré Dupont, toujours aussi excellent, généreux et intelligent », mais on hésite à

N° d'éditeur : 1749
N° d'imprimeur : 012773
Dépôt légal : novembre 2001

Imprimé en France



Daniel Oster
Rangements

Cette édition électronique du livre
Rangements de DANIEL OSTER
a été réalisée le 5 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2001
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447235 - Numéro d'édition : 2561).
Code Sodis : N46679 - ISBN : 9782818012116
Numéro d'édition : 231001.